

les favoris de la célébrité, sujets, d'ailleurs, aux attaques de l'envie, exposés à tous les dangers. La foudre recherche les sommets et, s'il est aisé de garder l'équilibre à des hauteurs moyennes, le vertige est la conséquence des ascensions tendant aux cimes d'où les chutes sont toujours mortelles. Il y a des similitudes entre les mondes physiques et les mondes intellectuels; l'asphyxie terrasse, ici comme là, les téméraires prétendant fixer leur tente au-dessus des niveaux habituels, demeurant rebelles à l'idée de retour vers les milieux qui sournaissent l'air respirable. Descendre est, pour ces entêtés, le pire des supplices, comme subir la loi commune leur semble la plus dure des humiliations. C'est alors que, accablés par les regrets de leur passé resplendissant, ils succombent, pleurant amèrement les beaux jours à jamais disparus.

De tous ceux qui n'avaient qu'à laisser couler les heures pour rencontrer sur leur chemin la somme intégrale des satisfactions auxquelles un mortel puisse prétendre et qui, prématurément lassés, trop vite abattus à la première infidélité du destin, sont tombés à mi-route, Alfred de Musset, l'incomparable poète de la jeunesse, apparaîtra toujours au premier rang.

Jamais plus éclatants débuts. "Je le vois encore, dit Sainte-Beuve dans un portrait qu'il traçait de lui au lendemain de sa mort, (10 mai, 1857), je le vois encore faire son entrée dans le monde littéraire, d'abord dans le cercle intime de Victor Hugo, puis dans celui d'Alfred de Vigny, des frères Deschamps. Quel début! Quelle bonne grâce aisée! Et dès les premiers vers qu'il récitait, quel ravissement il excitait alentour! C'était le printemps même, tout un printemps de poésie qui éclatait à nos yeux. Il n'avait pas dix-huit ans: le front mâle et fier, la joue en fleur et qui gardait encore les roses de l'enfance, la narine enflée du souffle du désir, il s'avancait, le talon sonnait et l'œil au ciel, comme assuré de sa conquête et tout plein de l'orgueil de la vie. Nul, au premier aspect, ne donnait mieux l'idée du génie adolescent."

Ces commencements eurent des lendemains; la vogue devint immense. C'est encore Sainte-Beuve qui le dit: "On apprenait, on récitait sans cesse les créations du poète; ses volumes faisaient partie des corbeilles de nocces; de jeunes maris élégants les donnaient à lire à leurs femmes, dès le premier mois, pour leur former l'esprit à la poésie." La rapidité du succès, son intensité devaient pourtant être fatales au grand conquérant des âmes et des cœurs. Tels, ces merveilleux produits de la mécanique sillonnant les voies ferrées, dévorant les espaces, s'épuisent promptement et s'en vont, haletants, expirer à l'ombre des longs hangars, tués par leur galop vertigineux.

Des jaloux osèrent contester les mérites du nouveau venu; les grands-prêtres, qui, jusque-là, n'avaient connu aucune rivalité, refusèrent de lui ouvrir l'enceinte et, peu préparé à la résistance, l'égal des plus grands courba la tête et voulut briser son luth. La vie lui parut haïssable, et il souhaita de mourir. Une main de femme tendrement dévouée parvint néanmoins à verser quelque baume sur tant et de si profondes blessures, et il consentit à chanter encore; mais les notes gaies, les accords joyeux retirèrent leur aide: seuls, des sons plaintifs, des mélodies faites de tristesses sortirent de ses lèvres, accompagnés des sanglots accumulés au fond de tout son être.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

Précieuses larmes! Elles nous ont valu des pages immortelles; nous leur devons surtout ces *Nuits* qui vivront tant que vivra la poésie, tant qu'il y aura une France.

Je crois être agréable à nos lecteurs en leur présentant quelques fragments de cette œuvre sans précédent.

J. GERMANO.

LA NUIT DE MAI.

LA MUSE.

Poète, prends ton luth: la nuit sur la pelouse
Balance le zéphyr dans son voile odorant;
La rose, vierge encor, se referme, jalouse,
Sur le frelon nacré qu'elle enivre en mourant.
Ecoute! Tout se tait; songe à la bien-aimée.
Ce soir, tout va fleurir; l'immortelle nature
Se remplit de parfums, d'amour et de murmure.
Ah! je t'ai consolé d'une amère souffrance!
Hélas! bien jeune encor, tu te mourais d'amour.
Console-moi ce soir, je me meurs d'espérance;
J'ai besoin de prier pour vivre jusqu'au jour.

LE POÈTE.

Est-ce toi dont la voix m'appelle,
O ma pauvre Muse! est-ce toi?
O ma fleur! ô mon immortelle!
Seul être pudique et fidèle
Où vive encor l'amour de moi!
Oui, te voilà, c'est toi, ma blonde,
C'est toi, ma maîtresse et ma sœur!
Et je sens, dans la nuit profonde,
De ta robe d'or qui m'inonde
Les rayons entrer dans mon cœur.

LA MUSE.

Poète, prends ton luth; c'est moi, ton immortelle,
Qui t'ai vu cette nuit triste et silencieux
Et qui, comme un oiseau que sa couvée appelle,
Pour pleurer avec toi descends du haut des cieux.
Viens, tu souffres, ami; quelque ennui solitaire
Te ronge; quelque chose a gémé dans ton cœur;
Quelque amour t'est venu, comme on en voit sur terre,
Une ombre de plaisir, un semblant de bonheur.
Viens, chantons devant Dieu, chantons dans tes pensées,
Dans tes plaisirs perdus, dans tes peines passées;
Partons, dans un baiser, pour un monde inconnu.

Peindrons-nous une enfant à la joue empourprée
S'en allant à la messe, un page la suivant,
Et d'un regard distrait, à côté de sa mère,
Sur sa lèvre entr'ouverte oubliant sa prière?
Elle écoute, en tremblant, dans l'écho du pilier
Résonner l'éperon d'un hardi cavalier.
Dirons-nous aux héros des vieux temps de la France
De monter tout armés aux créneaux de leurs tours
Et de ressusciter la naïve romance
Que leur gloire oubliée apprit aux troubadours?
Vêtrons-nous de blanc une molle élégie?
L'homme de Waterloo nous dira-t-il sa vie
Et ce qu'il a fauché du troupeau des humains
Avant que l'envoyé de la nuit éternelle
Vint sur son tertre vert l'abattre d'un coup d'aile
Et sur son cœur de fer lui croiser les deux mains?

Crois-tu donc que je sois comme le vent d'automne
Qui se nourrit de pleurs jusque sur un tombeau